



VOIE GÉNÉRALE ET TECHNOLOGIQUE		
2 ^{DE}	1 ^{RE}	T ^{LE}
Philosophie		ENSEIGNEMENT COMMUN

SIMONDON

Mots-clés

Simondon ; technique ; culture ; nature ; liberté ; science ; art ; travail ; religion ; conscience

Bibliographie

Œuvres de Simondon

Ouvrages

- *Du Mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier, 1958, 5^{ème} édition 2012 (thèse complémentaire soutenue en 1958).
- *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Grenoble, Millon, 2005 (réédition 2013) (thèse soutenue en 1958, parue en 1964 et 1989).

Publications posthumes (recueils)

- *Deux leçons sur l'animal et l'homme*, Paris, Ellipses, 2004.
- *L'Invention dans les techniques. Cours et conférences*, Paris, Seuil, 2005.
- *Cours sur la perception (1964-1965)*, Paris, Puf, 2013 (réédition).
- *Imagination et invention (1965-1966)*, Paris, Puf, 2014 (réédition).
- *Communication et information*, Paris, Puf, 2015 (réédition).
- *Sur la technique*, Paris, Puf, 2014.
- *Sur la psychologie*, Paris, Puf, 2015.
- *Sur la philosophie*, Paris, Puf, 2016.
- *La Résolution des problèmes*, Paris, Puf, 2018.

Études sur Simondon

- Barthélémy, J.H., *Penser l'individuation, Simondon et la philosophie de la nature*, Paris, L'Harmattan, 2005.
- Chateau, J.-Y., *Le Vocabulaire de Simondon*, Paris, Ellipses, 2006.
- Combes, M., *Simondon, individu et collectivité*, Paris, Puf, 1999.
- Guchet, X., *Pour un humanisme technologique. Culture, technique et société dans la philosophie de Gilbert Simondon*, Paris, Puf, 2010.

Ouvrages collectifs et revues

- *Cahiers philosophiques*, numéro spécial, n°43, juin 1990 (articles de B. Balan, J.C. Beaune, J.-Y. Chateau, J.-Y. Goffi, J. Hart, A. Pichot).
- *Cahiers Simondon*, Paris, L'Harmattan.
- *Gilbert Simondon, une pensée de l'individuation et de la technique*, Bibliothèque du Collège international de philosophie, Paris, Albin Michel, 1994 (actes du Colloque de 1992, auteurs : G. Châtelet, J.-Y. Chateau, Y. Deforge, A. Fagot-Largeault, J. Garelli, J. Hart, G. Hottois, F. Laruelle, J.-F. Marquet, B. Paradis, B. Stiegler, R. Thom)
- *Revue Critique*, n°816, mai 2015, « Gilbert Simondon : technique, image, invention » (articles Alloa E., Saurin I., Sauvagnargues A.)

On signalera la recension que Deleuze a rédigée en 1966 dans la *Revue philosophique de la France et de l'étranger* et publiée dans *L'Île déserte et autres textes*, Minuit, 2002.

Introduction

Gilbert Simondon (1924-1989) est un philosophe français. Entré à l'École normale supérieure en 1946, il fut professeur en lycée à Tours, puis à la faculté de Poitiers et, en 1963, à la Sorbonne (aujourd'hui Université Paris-Descartes). Simondon a publié ses deux thèses : *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (notée *ILFI*) et *Du Mode d'existence des objets techniques* (notée *MEOT*). Sa vie professionnelle fut dense en enseignements et en recherches, notamment en psychologie de la perception et en technologie. Sa vie personnelle manifesta un vif engagement social et civique sur plusieurs sujets.

Tout au long de sa carrière, au lycée d'abord, puis à l'université, il rédigea de nombreux cours et articles, il donna des interviews et des conférences qui permettent de constater qu'alors qu'il cite rarement ses deux thèses en elles-mêmes, c'est bien l'ontologie de *l'ILFI* qui éclaire de manière extrêmement cohérente et continue non seulement sa pensée de la technique, mais aussi l'ensemble de ses études et de ses prises de position ultérieures (recherches en psychologie générale et technologie, enseignement, culture, critique de la vie sociale, pensée politique et morale, justice, approche des sciences humaines, conceptions du progrès, pour ne citer que ces domaines). Il semble bien que sa doctrine de l'individuation déploie discrètement ses conséquences en tous les domaines.

Retrouvez éducol sur



Enjeux autour de la question de l'individu et de la technique

L'idée d'individu n'est pas seulement une question philosophique traditionnelle, soulevant les problèmes de l'unité du réel, de l'unité individuelle, du dualisme, de la transcendance, de la causalité. Elle porte aussi en elle une conception de l'homme qui commande la manière dont la culture, les pensées sociales et politiques, la morale, la religion et même les sciences humaines ou les techniques appliquées à l'homme imposent des normes de pensée et d'action.

Parmi les multiples enjeux de l'étude de *l'individuation*, l'un est de comprendre sur quoi le rapport entre les hommes peut légitimement se fonder, voire se déployer en axiologie. Il s'agit notamment de questionner et de comprendre ce qui manque à la culture, de déterminer en quel sens elle peut se faire complète, digne de l'homme en quelque sorte, puisque la culture traduit à travers les âges les conceptions implicites de l'individu et porte les normes – parfois contraignantes – de son inscription dans les corps collectifs.

La *technique* est avant tout un domaine où existent des objets ayant un mode d'existence propre qu'il faut étudier pour lui-même. Elle est un domaine privilégié du rapport de l'homme au monde et des rapports des hommes entre eux, par la confrontation constructive à la nature qui sollicite l'individu humain au sens propre, dans sa pensée et son activité, individu alors libéré – au moins potentiellement – des réductions culturelles ou sociales. Ce n'est pas le groupe, en effet, qui invente les objets techniques, c'est toujours l'individu, et c'est aussi un individu qui est inventé. Comprendre l'essence et les modes d'existence de ces objets est donc un enjeu épistémologique, culturel et social.

L'individuation

L'étude de l'individuation, conduite au début des années 1950, renouvelle l'approche de la question dans un dialogue avec l'ensemble de la tradition philosophique, enrichi d'une part de l'expérience de problèmes théoriques physiques alors d'actualité (individualité de l'atome, dualité onde-corpuscule), d'autre part des apports conceptuels de la théorie de l'information et de la psychologie de la forme. Le réel ne peut être pensé comme ensemble de réalités individuelles substantielles composées de *matière* et de *forme*. Ce sont les notions de métastabilité, ou d'équilibre métastable, ainsi que de *potentiel* et *d'information* qui permettent à Simondon de proposer des hypothèses sur le réel et sur son devenir (texte 12). Son intuition centrale est qu'il faut partir de la pensée de l'individuation pour penser l'individu, et non le contraire : il faut penser l'individu dans *l'ensemble*, ordonné et dynamique à la fois, de ce qui procède de son individuation, sinon on l'appauvrit de ce qui l'accompagne nécessairement ; l'individuation, « ce moment critique où l'unité et la cohérence apparaissent » (*ILFI* p. 230) peut caractériser la genèse d'un individu physique, comme un cristal, mais aussi bien d'un vivant, d'une perception, d'un acte de pensée, d'un élément de culture.

Selon Simondon, il existe plusieurs formes et niveaux d'individuation (physique, vitale, psychique et collective) : à chacun de ces niveaux, l'individuation se déroule à partir d'un réel en équilibre métastable (c'est-à-dire tendu, prêt à se dépasser vers un nouvel équilibre), recelant un potentiel, des disparités, des différences d'ordre de grandeur entre lesquelles peut s'établir une communication, susceptible ainsi de rompre cet équilibre lors de l'incidence d'une information, et produisant, non pas un individu en quelque façon isolable, mais un individu toujours relié à du non-individué, celui-ci constituant un milieu associé l'accompagnant comme résidu de l'individuation. L'individu n'est donc pas une réalité *substantielle*, mais une réalité transductive : sa réalité est faite de relations, en lui et avec ce qui n'est pas lui, et d'un potentiel de devenir ; tout individu est capable de transfert, d'amplification, d'individuation collective dans certains cas.

Les formes d'individuation : individuation physique, vitale, psychique

Pour ce qui est des différentes formes d'individuation, Simondon retourne le matérialisme qui consiste à tenter d'expliquer le complexe par le simple, par exemple la pensée par la matière : au contraire, de l'individuation physique, brusque et instantanée, à l'individuation vitale, il n'y a pas complexification mais suspension ou ralentissement de l'individuation, peut-on dire, par la survenue de problèmes, ce qui fait de l'être vivant un être dont l'individuation première ne se fige pas, mais se poursuit par les fonctions perceptivo-actives sous le rôle régulateur de l'affectivité : il y a « individuation perpétuée, qui est la vie même » (texte 13). Enfin, dans ce développement qu'est l'individuation, le vivant peut devenir à lui-même son propre obstacle, comme lorsque l'affectivité ne suffit plus à gouverner la vie. Alors apparaît l'individuation psychique, l'acte de pensée (textes 14 et 15). Là encore il n'y a pas complexification mais ralentissement : la pensée ne survient et ne se déploie que sur la souche de l'individuation vitale, et il y va d'une « plongée dans la réalité préindividuelle, suivie d'une individuation plus primitive ». « Le détour psychologique n'est pas un abandon de la vie mais un acte par lequel la réalité psychologique s'excentre par rapport à la réalité biologique, afin de pouvoir saisir dans sa problématique le rapport du monde et du moi, du physique et du vital ; la réalité psychologique se déploie comme relation transductive du monde et du moi. » (*ILFI* p.271).

La signification de l'individuation est ainsi, selon les niveaux, résolution de problèmes, dépassement d'incompatibilités par la découverte de restructurations compatibilisantes et stabilisantes – mais d'une manière qui n'est jamais définitivement arrêtée, les formes de la vie même.

L'animal et l'homme

Chez l'homme, les situations psychiques sont fréquentes, au contraire des « situations purement vitales » (*ILFI* p. 165). Même si les animaux sont mieux équipés pour vivre que pour penser, il n'est pas exclu qu'ils se trouvent parfois en situation d'actes de pensée. Entre l'animal et l'homme, un « seuil est franchi », bien que cela ne permette pas de fonder une anthropologie, c'est-à-dire une connaissance fondée sur ce qui constituerait une essence de l'homme, ou un humanisme fondé sur une supposée « nature humaine ».

Retrouvez éduscol sur



Le psychisme est d'emblée collectif. Psychologie et sociologie

La vie psychique, par rapport à la vie, est relation d'individuation à individuation. C'est la mise en question de l'individu par lui-même, rendue possible par l'inquiétude dans la sécurité vitale (*ILFI* p.276). Cela signifie que l'individu vivant dépasse ses propres limites intra-individuelles, et aboutit dans son propre psychisme à une réalité d'ordre « transindividuel », ou réalité collective, par participation au préindividuel non séparé et commun. Aussi, le psychique individuel pur – une âme, ou un esprit, que l'on tiendrait pour des réalités substantielles – est une abstraction : le psychique, en fait, est du transindividuel naissant (*ILFI* p.166) qui tend à sa stabilisation dans le collectif, réalité transindividuelle individuée à partir des réalités préindividuelles associées aux vivants. C'est pour cette raison que les approches psychologiques comme les approches sociologiques échouent à saisir ce qu'elles prennent pour leur objet, en partant d'un individu ou d'un groupe abstraitement différenciés.

Distinction entre le social, l'interindividuel et le collectif

Simondon distingue soigneusement le transindividuel (ou « collectif ») du social : le social pur est animal et rassemble sous un ordre naturel des individus différents formant société. Il le distingue aussi de l'interindividuel, qui relève de médiations purement fonctionnelles (fonctions sociales, contrats). Dans ces deux cas, les relations ne sont pas individuanes. Ce qui caractérise en revanche le vrai collectif, qui n'est pas un « milieu » (*ILFI*, p. 301), c'est qu'il est toujours lié à une véritable individuation, à une communication individuanne : il est le lieu des significations, lieu d'une dynamique amplifiante de la culture, tandis que le social est toujours le risque de l'aliénation par clôture de l'individu sur lui-même, ou rabattement sur l'ordre commun. Zarathoustra fait l'épreuve du transindividuel dans la solitude où le laisse la foule qui abandonne le danseur de corde tombé au sol (*ILFI* p. 273). Le collectif possède les dimensions et les caractères de la spiritualité, il est lié au sentiment que l'individu ne se suffit pas à lui-même : « La spiritualité est la signification de la relation de l'être individué au collectif, et donc par conséquent aussi du fondement de cette relation, c'est-à-dire du fait que l'être individué n'est pas entièrement individué, mais contient encore une certaine charge de réalité non-individuée, pré-individuelle, et qu'il la préserve, la respecte, vit avec la conscience de son existence au lieu de s'enfermer dans une individualité substantielle, fausse aséité » (*ILFI*, p.246) (texte 16).

Enfin, de quoi faut-il défendre l'individu ? Individu et sujet

Même si cela peut paraître paradoxal, on comprend que le véritable individu n'est pas simplement une réalité « individuée » : il comporte un potentiel pour se maintenir comme individu et s'individuier encore, et trouve les solutions de ce maintien ou de ce déploiement dans l'être à partir notamment de la « charge » non encore individuée en lui, le préindividuel qui résulte de son individuation antérieure et qui, pour les hommes, qui sont en ce sens non des individus mais plutôt des « sujets » (*ILFI*, p. 301), apparaît d'emblée *commun*.

La conséquence est grande pour la pensée morale, sociale, politique : l'individu véritable, et notamment l'homme, pour lequel la réalité préindividuelle s'individuie dans le collectif, ne peut être traité comme un élément donné du groupe ou comme l'exemplaire d'une espèce. Il porte en lui une charge d'invention, une fonction de nouveauté, il est apte à dépasser ce qu'il est, il est plus que lui-même car il porte

cette nature en lui qu'est le préindividuel. Il invente par la connaissance, par la technique, par les médiations réelles qu'il produit et qui sont autant de résolutions de problèmes. Son être n'est pas purement social au sens restreint de la partie d'un tout, mais proprement collectif : la véritable société n'est pas une simple communauté. L'individu, ou plus exactement le *sujet*, est ce qu'il faut défendre de toute clôture sur ce qui en lui est déjà individué, que cette clôture soit d'origine individuelle ou sociale.

Individuation et devenir

C'est à la pensée philosophique que revient la tâche de comprendre les hiatus entre la civilisation et les diverses réalités humaines, et de remplacer les rapports inadéquats par de véritables relations, de promouvoir ce qui permet aux hommes de préserver et d'accomplir ce qui existe en eux de nature et qui est porteur de nouveauté. Le maître mot du devenir n'est ni la création ni la négation, mais l'invention. L'invention (de significations, d'objets, d'images) manifeste le préindividuel comme nature en l'homme, ainsi que le transindividuel qui se stabilise dans le collectif, et rompt la clôture de l'individu dans le social : elle est le mode même du devenir « amplifiant », phénomène positif par lequel « à travers l'individu, transfert amplificateur issu de la Nature, les sociétés deviennent un monde » (derniers mots de *ILFI*). Le devenir peut être pensé autrement que comme dégradation ; le progrès n'a pas le négatif pour moteur (texte 11).

La technique

Or, dans la technique, ce devenir positif est central : des individus (humains) inventent des individus (techniques) qui, comme objets réalisés, portent en eux et transmettent aux autres hommes les fruits de l'invention, ouvrant ainsi un domaine de transindividualité très repérable. Mais la culture, qui méconnaît l'individu technique, se dresse contre lui en l'excluant et permet ainsi en même temps qu'on s'y asservisse et qu'on l'asservisse. C'est en ce sens que l'analyse des objets techniques et de la technicité dans *Du Mode d'existence des objets techniques* réunit une théorie de l'invention et une pensée de la désaliénation (texte 1).

L'objet technique est ignoré dans son essence et sa valeur. Le *MEOT* fait apparaître quelles recherches et quels longs efforts les objets techniques enferment en eux. Alors qu'ils procèdent d'une genèse, d'inventions et de perfectionnements, alors qu'ils sont porteurs de technicité, les objets techniques sont souvent considérés et traités dans la vie sociale et économique comme de simples objets d'usage, asservis (ce qui est leur mode d'existence non pas technique, mais social et économique).

Une telle conception réductrice des objets techniques, issue des analyses du travail et du mode d'existence de la marchandise, correspond à leur prise en considération comme simples moyens de production (et non simplement en eux-mêmes) dans le cadre d'une analyse du travail comme celle de Marx. Or, selon Simondon, il faut approfondir l'analyse marxienne, car il existe une aliénation plus profonde que l'aliénation économique, qui réside dans la méconnaissance de l'objet technique et qui fait du travail lui-même une aliénation essentielle. Pour la faire apparaître, il faut distinguer le travail et l'opération technique. « L'activité technique, en édifiant le monde des objets techniques et en généralisant la médiation objective entre homme et nature, rattache l'homme à la nature selon un lien beaucoup plus riche et mieux défini que celui de la réaction spécifique de travail » (*MEOT*, p.333).

Retrouvez éducol sur



À la représentation dévalorisée de l'objet technique comme simple moyen, comme artifice lié au rapport du groupe social à la nature, comme relevant des oppositions du théorique et du pratique ainsi que du loisir et du travail, il faut opposer une reconnaissance de l'objet technique comme étant *opératoire* et non essentiellement *pratique, objectif* et non *artificiel*, se situant entre l'objet naturel et la représentation scientifique, irréductible par sa cohérence interne aux finalités extérieures qu'on lui imposerait et dépositaire d'un sens, sous forme de « schème technique », qui est cette « relation entre plusieurs structures et une opération complexe » (MEOT, p.154). Il s'agit de faire apparaître l'essence et la valeur de l'objet technique, qui donnent à son contenu humain pensé une structure proche de celle des objets naturels – sans y être identique –, et permettent l'insertion dans le monde des causes et des effets naturels de cette réalité humaine.

Le MEOT va ainsi se présenter comme une étude de l'essence de l'objet technique, de ses différents modes d'existence que sont l'élément, l'individu, l'ensemble (MEOT I), comme une analyse des problèmes de la relation entre l'homme et le donné technique (MEOT II) et comme une analyse de l'essence de la technicité, c'est-à-dire du sens de sa genèse dans la culture (MEOT III).

Qu'est-ce qu'un objet technique ?

L'objet technique n'est pas essentiellement un ustensile ; son essence est un fonctionnement, non une fonction

La chose la plus importante à comprendre sur l'objet technique, c'est qu'il est bien plus qu'un moyen, qu'un ustensile ; « ce qu'il est » est tout à fait autre chose et son mode d'existence propre est irréductible aux autres réalités. Un objet technique, comme un moteur, ou comme un appareil électronique, est une structure matérielle qui fonctionne de manière stable, qui a une consistance et une unité et qui, pour cela, a nécessairement subi une longue et patiente genèse, passant d'un objet originel artificiel et abstrait à un état beaucoup plus concret et « naturel », par des restructurations successives décisives. Son fonctionnement même est obtenu par l'assemblage de plusieurs structures fonctionnelles qui entraînent des effets secondaires qu'il faut éliminer ou plutôt intégrer : échauffement, usure, effets contraires à ce qu'on veut obtenir, etc. L'objet technique franchit donc des obstacles intérieurs en se réorganisant, et Simondon fait remarquer que la loi de cette genèse par étapes, qui résout des problèmes internes, est que chaque partie finit par exercer plusieurs fonctions : l'objet se « simplifie » (moins de pièces pour plus de fonctions) et trouve une cohérence interne et une réciprocité causale : cette « résonance interne » le rapproche de la cohérence des organismes vivants. C'est la « concrétisation », par laquelle il perd son caractère artificiel, acquiert stabilité et autonomie lorsque les différentes synergies intérieures deviennent compatibles. Chaque partie est modelée par l'existence des autres : « concret, c'est concretum, c'est-à-dire quelque chose qui se tient et en quoi, organiquement, aucune des parties ne peut être séparée des autres sans perdre son sens » (*Sur la Technique*, p. 432) (texte 2).

Le développement des techniques produit ainsi des types d'objets, des types de fonctionnements, des « espèces » techniques bien distinctes, individualisées qui correspondent à des schèmes techniques distincts. Un schème technique, c'est un rapport déterminé entre des structures et une opération complexe, que la pensée technique fait advenir. C'est la connaissance de ces schèmes techniques qui constitue

une part de la technologie. Pour apercevoir cette variété limitée, fixée par la nature même des choses, il faut distinguer les objets techniques au sens propre des « unités pratiques » dont nous nous servons et qui sont beaucoup plus variés : dans cette perspective, une automobile n'est qu'un ensemble d'objets techniques, tandis que le moteur à explosion est un objet technique au sens propre, dont il n'y a pas une infinité de types.

Or, ce qui permet de composer des ensembles techniques, c'est que certains êtres sont « comme des individus », au sens où ils sont inventés d'emblée avec le milieu leur permettant de fonctionner, avec leur « milieu associé », ce qui leur confère une unité et une sorte d'autonomie (texte 4). C'est particulièrement le cas des machines qui sont alors susceptibles de former avec d'autres des ensembles techniques (usine, chantier). L'individu technique comprend des sous-unités, les « éléments » (différents composants eux-mêmes concrétisés).

Les modes d'existence des objets techniques sont ainsi variés : leur essence est un schème issu d'une genèse concrétisante, et ils existent comme élément, ou individu, ou encore ensemble.

L'invention dans les techniques

L'invention n'est pas seulement la découverte d'une nouveauté et ne peut être réduite à l'exercice de la créativité. Elle résulte d'un effort d'imagination par lequel il faut, par anticipation, supposer le problème résolu : la pensée réorganise et restructure ses formes, ses représentations, et, selon Simondon, révèle à quel point vie et pensée sont proches : il faut être soi-même vivant pour sentir l'organisation des « formes » et pour la penser. C'est dire que les machines n'ont pas et n'auront jamais ce pouvoir d'invention qui est un pouvoir de résolution de problème. En aucun cas la machine ne peut prendre la place de l'homme sur ce point, malgré le progrès constant des technologies de l'information et l'émergence de l'« intelligence artificielle » (textes 3 et 4).

Enfin, l'invention implique un rapport de l'homme au monde dépouillé des représentations sociales : c'est un rapport objectif, non artificiel, qui implique de sortir de la clôture et de la normativité du social. C'est un acte non communautaire et individuel, à la différence du travail : seuls des individus inventent, et non les groupes. L'inventeur est en présence d'une « normativité purement technique » et est alors libre par rapport aux valeurs d'une société fermée. Il est individu pur et institue le transindividuel car il se passe de la mythologie collective en transmettant un germe de création aux autres individus.

Technique et science

La loi de la genèse des objets techniques révèle que l'objet technique est un « système de nécessité », il est un ensemble physico-chimique obéissant aux lois physiques, et capable même de révéler des effets non encore connus par la science. En ce sens, la science et la technique sont très proches, mais la technique ne se contente pas d'appliquer la science, elle la précède, la suscite et la fait progresser en lui livrant les schèmes techniques. La technique est une école du réel, une école d'objectivité. Reconnaître à la technique cette dimension d'objectivité, c'est aussi la reconnaître à la science et corriger l'erreur pragmatiste, identifiant le vrai et l'utile, qui provient d'une confusion entre l'opérateur et l'utile (texte 7).

Retrouvez éduscol sur



Les déterminismes de l'évolution des techniques

De très nombreux déterminismes jouent sur l'évolution des techniques, mais aucun, ni l'économique, ni le culturel, n'est aussi profond ni décisif que le déterminisme de la technicité elle-même. La technique progresse par des inventions (progrès majeurs), par des améliorations (progrès mineurs), mais elle est historique, au sens plus général de sa propre évolution, où des éléments de meilleure technicité permettent des machines elles-mêmes améliorées, qui sont assemblées dans des ensembles techniques permettant à leur tour de produire des éléments de plus grande technicité. Ce sont des éléments sortis des ateliers d'artisans qui ont permis les locomotives modernes, celles-ci permettant les usines métallurgiques du XIX^e siècle, qui à leur tour ont pu produire des éléments nouveaux, électrotechniques. Un nouveau cycle conduit à la production d'éléments permettant l'utilisation de l'énergie nucléaire.

La technicité, dans les éléments des machines, a la possibilité de se détacher et de se réincorporer dans d'autres êtres techniques. La technicité se transmet.

Technique et vivant ; mode propre de transmission de la technicité

L'objet technique, par sa genèse, trouve son caractère concret mais n'atteint jamais une parfaite concrétisation ; on ne peut le comparer à un être vivant ni à un être pensant : une machine ne vit pas, ne pense pas. Une machine à calculer ne calcule pas, et un ordinateur n'a pas de « mémoire » analogue à la mémoire humaine. Un être technique ne se reproduit pas, n'est pas engendré. Une assimilation abusive entre la technique et le vivant, comme dans le robot, est responsable de mystifications regrettables. « La machine peut se dérégler et présenter alors les caractéristiques de fonctionnement analogues à la conduite folle chez un être vivant. Mais elle ne peut se révolter. La révolte implique en effet une profonde transformation des conduites finalisées, et non un dérèglement de la conduite » (*ILFI*, p. 345) (texte 6).

En même temps, l'évolution technique est singulière. Dans l'être vivant, l'organe n'est pas détachable de l'espèce. Au contraire, les éléments techniques, moins parfaits, fabriqués, sont détachables, transmissibles à d'autres hommes, réincorporables dans de nouveaux êtres techniques. La technique a ainsi une dimension historique et une dimension de civilisation, sans cesse confrontée à la question du progrès, des normes et des valeurs sous lesquelles on l'apprécie (texte 17).

Quels dangers et quelles solutions dans la technique ?

Le vrai danger lié à la technique ne réside pas dans l'autonomisation mythique des êtres techniques qui imposeraient leurs décisions aux hommes. Il réside dans la confiscation du pouvoir et des décisions par les spécialistes, et donc dans les clivages culturels et sociaux qui la permettent et la reproduisent. Les techniques sont ressenties comme des ennemies quand elles prennent la place de l'homme, et quand les hommes y sont asservis par des travaux aliénants, notamment dans les ensembles industriels. C'est une réforme du travail, de l'organisation de l'entreprise, par la prise en compte des opérateurs et des technologues dans la prise de décisions qui constitue l'une des voies d'un progrès réel.

La plus grande difficulté que constitue aujourd'hui la réalité technique, c'est qu'elle existe de plus en plus sous forme d'ensembles au sein desquels lequel l'homme a du mal à trouver sa place. « Au XX^e siècle, ce n'est plus le morcellement hiérarchique ou local de la société qui crée l'aliénation de la société humaine par rapport à l'homme, mais plutôt son immensité vertigineuse, sans limite, mouvante ; le monde humain de l'action technique est redevenu étranger à l'individu en se développant et se formalisant, en se durcissant aussi sous la forme d'un machinisme qui devient un nouveau rattachement de l'individu à un monde industriel qui dépasse la dimension et la possibilité de penser de l'individu » (MEOT, p.145).

Mais dans la solution, *technologique*, à ces problèmes réside un nouveau danger. S'il faut en effet promouvoir une technologie, une culture technique, parce que celle-ci est indispensable à une nécessaire éducation technologique (voir ci-dessous) et parce que le monde technique doit être orchestré convenablement, il faut aussi « contrarier l'ambition tendancielle de la technologie ».

Considérée de manière isolée, la technicité suffit d'autant moins qu'elle a tendance à se croire solution à tout et devient dominatrice, comme dans l'ambition encyclopédiste cybernétique des nouveaux technologues des années cinquante qui croient disposer de modèles permettant de penser la société humaine dans son ensemble (MEOT p.207). La technique et le pouvoir ne s'assemblent pas d'eux-mêmes (MEOT p.206). Au-dessus du *technologue*, il faut le *philosophe*, car il faut encore situer la technicité et sa genèse dans l'ensemble de la genèse de la culture et tenir les rênes de son ambition technocratique. On comprend ainsi qu'elle n'est qu'une *phase* formant culture avec les autres formes (magie, religion, art, science, morale et politique, philosophie), qu'il reste à équilibrer et que seule une réflexion d'ensemble permet de saisir.

Éducation et émancipation – savoir technique et culture technique

Ainsi, il faut une éducation technologique permettant d'atteindre une véritable maturité sociale, capable de s'opposer à la confiscation technocratique des décisions et dissolvant les clivages sociaux (manuel, intellectuel, ville, campagne). Pour cela, il faut être conduit à saisir l'évolution temporelle des techniques, c'est-à-dire les *découvrir* et les *pratiquer* dans un certain ordre. Car ce n'est pas le savoir technique seul, implicite et irréfléchi du technicien, ce n'est même pas un savoir rationnel encyclopédique tel qu'ont tâché de le constituer les encyclopédistes du XVIII^e siècle qui seraient suffisants pour permettre l'émancipation (texte 5).

Technique et morale

La technique, par la relation qu'elle institue au réel, est, avec la science, relation objective et institue dans le réel de nouveaux rapports de causalité selon sa normativité intrinsèque. C'est dans cette mesure qu'elle est constructrice, éducative et émancipatrice, comme permet de le comprendre la relation aux objets techniques que propose le MEOT. Elle est paradigme d'intelligibilité. De plus, l'utilisation intelligente des objets techniques ouverts et connaissables est par elle-même respect du travail d'autrui, sens du respect intelligent du passé humain, et sens du vrai, car l'objet technique est « vrai » en tant qu'il se passe de surcharges inessentiels. La connaissance de la technicité de l'objet développe une familiarité amicale dans le rapport au monde : « l'objet réellement connu, authentiquement pensé, ne peut plus être l'occasion d'une espèce de violence, de dérèglement. Il me semble que pénétrer réellement la signification d'un objet technique, cela exclut qu'on puisse en faire un instrument de débauche de vitesse, ou de violence à l'égard d'autrui ou de prestige social » (Sur la technique, p.403).

Mais la technique peut, plus radicalement, être éclairante – sans jamais être suffisante – pour le jugement moral, car le jugement technique est un jugement « optatif », qui recèle toujours en lui une volonté d'amélioration, comme doit l'être un jugement moral « profond ». « Le vrai jugement moral, comme le vrai jugement technique, est inadéquat s'il vise à être une pure expertise : il ne peut se dissocier du début du geste réparateur » (texte 10). Or le traitement infligé aux hommes ainsi qu'aux animaux dans la société moderne en est encore très éloigné : « Ce serait déjà un progrès moral inestimable si l'on appliquait à tout être humain et plus généralement à tout vivant les normes de protection, de sauvegarde et de ménagement que l'on accorde intelligemment à l'objet technique » (*Sur la technique*, p.371).

Extraits

Texte 1 : Voir dans la technique une réalité humaine

La culture s'est constituée en système de défense contre les techniques ; or, cette défense se présente comme une défense de l'homme, supposant que les objets techniques ne contiennent pas de réalité humaine. Nous voudrions montrer que la culture ignore dans la réalité technique une réalité humaine, et que, pour jouer son rôle complet, la culture doit incorporer les êtres techniques sous forme de connaissance et de sens des valeurs. La prise de conscience des modes d'existence des objets techniques doit être effectuée par la pensée philosophique, qui se trouve avoir à remplir dans cette œuvre un devoir analogue à celui qu'elle a joué pour l'abolition de l'esclavage et l'affirmation de la valeur de la personne humaine.

L'opposition dressée entre la culture et la technique, entre l'homme et la machine, est fautive et sans fondement ; elle ne recouvre qu'ignorance ou ressentiment. Elle masque derrière un facile humanisme une réalité riche en efforts humains et en forces naturelles, et qui constitue le monde des objets techniques, médiateurs entre la nature et l'homme.

La culture se conduit envers l'objet technique comme l'homme envers l'étranger quand il se laisse emporter par la xénophobie primitive. Le misonéisme orienté contre les machines n'est pas tant haine du nouveau que refus de la réalité étrangère. Or, cet être étranger est encore humain, et la culture complète est ce qui permet de découvrir l'étranger comme humain. De même, la machine est l'étrangère ; c'est l'étrangère en laquelle est enfermé de l'humain, méconnu, matérialisé, asservi, mais restant pourtant de l'humain. La plus forte cause d'aliénation dans le monde contemporain réside dans cette méconnaissance de la machine, qui n'est pas une aliénation causée par la machine, mais par la non-connaissance de sa nature et de son essence, par son absence du monde des significations, et par son omission dans la table des valeurs et des concepts faisant partie de la culture.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p.9.

Texte 2 : La concrétisation comme genèse de l'objet technique, ses conséquences, ses limites

La concrétisation donne à l'objet technique une place intermédiaire entre l'objet naturel et la représentation scientifique. L'objet technique abstrait, c'est-à-dire primitif, est très loin de constituer un système naturel ; il est la traduction en matière d'un ensemble de notions et de principes scientifiques séparés les uns des autres en profondeur, et rattachés seulement par leurs conséquences qui sont convergentes pour la production d'un effet recherché. Cet objet technique primitif n'est pas un système naturel, physique ; il est la traduction physique d'un système intellectuel. Pour cette raison, il est une application ou un faisceau d'applications ; il vient après le savoir, et ne peut rien apprendre ; il ne peut être examiné inductivement comme un objet naturel, car il est précisément artificiel.

Au contraire, l'objet technique concret, c'est-à-dire évolué, se rapproche du mode d'existence des objets naturels, il tend vers la cohérence interne, vers la fermeture du système des causes et des effets qui s'exercent circulairement à l'intérieur de son enceinte, et de plus il incorpore une partie du monde naturel qui intervient comme condition de fonctionnement, et fait ainsi partie du système des causes et des effets.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 56.

Remarques

- L'objet technique devient « concret » seulement au terme d'une évolution, à travers laquelle il perd son abstraction première où chaque partie était séparée des autres. Il progresse par la découverte de *synergies fonctionnelles*, quand des parties fonctionnent ensemble et se conditionnent réciproquement (MEOT p.44). Il est alors organisé, chaque partie n'ayant de sens dans le fonctionnement que par chacune des autres et devenant comme un organe (en moins parfait). Dans le même chapitre, l'analyse de la concrétisation est complétée par deux précisions importantes qu'on signale brièvement ici.
- Sur les conséquences épistémologiques : pour la visée scientifique, l'objet technique concret est aussi intéressant que les objets naturels et il a le mérite de révéler empiriquement à la science de nouvelles structures à étudier. Les objets techniques manifestent « la viabilité et la stabilité d'une certaine structure » et leur invention a découvert des compatibilités nouvelles : ils sont alors objet de science, comme les effets naturels, et peuvent faire l'objet d'une « étude inductive » (MEOT p. 58).
- Sur les limites de la concrétisation : l'objet technique n'est jamais entièrement concret ni analogue à un organisme naturel. On ne peut que l'en rapprocher, mais jamais l'identifier avec le vivant. Il n'est pas naturel. Il reste un produit de l'effort humain. « On peut dire seulement que les objets techniques tendent vers la concrétisation, tandis que les objets naturels tels que les êtres vivants sont concrets dès le début. Il ne faut pas confondre la tendance à la concrétisation avec le statut d'existence entièrement concrète. » (MEOT p. 59).

Texte 3 : La seule analogie véritable entre vivant et machine réside dans la pensée inventive, où le dynamisme de la pensée se fait « formes fonctionnantes »

La relation analogique entre la machine et l'homme n'est pas au niveau des fonctionnements corporels ; la machine ne se nourrit ni ne perçoit, ni ne se repose, la littérature cybernétique exploite à faux une apparence d'analogie. En fait, la véritable relation analogique est entre le fonctionnement mental de l'homme et le fonctionnement physique de la machine. Ces deux fonctionnements sont parallèles, non dans la vie courante, mais dans l'invention. Inventer, c'est faire fonctionner sa pensée comme pourra fonctionner une machine, ni selon la causalité, trop fragmentaire, ni selon la finalité, trop unitaire, mais selon le dynamisme du fonctionnement vécu, saisi parce que produit, accompagné dans sa genèse. La machine est un être qui fonctionne. Ses mécanismes concrétisent un dynamisme cohérent qui a une fois existé dans la pensée, qui a été la pensée. Le dynamisme de la pensée, lors de l'invention, s'est converti en formes fonctionnantes. Inversement, la machine, en fonctionnant, subit ou produit un certain nombre de variations autour des rythmes fondamentaux de son fonctionnement, tels qu'ils résultent de ses formes définies. Ce sont ces variations qui sont significatives, et elles sont significatives par rapport à l'archétype du fonctionnement qui est celui de la pensée dans le processus d'invention. Il faut avoir inventé ou réinventé la machine pour que les variations de fonctionnement de la machine deviennent information¹.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 191.

Texte 4 : L'invention. L'objet technique individualisé ne peut être inventé que par un être vivant et pensant

Les objets techniques qui, dans leur liaison au monde naturel, mettent en jeu de manière essentielle une causalité récurrente² ne peuvent qu'être inventés et non progressivement constitués, parce que ces objets sont la cause de leur condition de fonctionnement. Ces objets ne sont viables que si le problème est résolu, c'est-à-dire s'ils existent avec le milieu associé. C'est pourquoi on remarque une telle discontinuité dans l'histoire des techniques, avec des origines absolues. Seule la pensée capable de prévision et d'imagination créatrice peut opérer ce conditionnement renversé dans le temps : les éléments qui matériellement constitueront l'objet technique, et qui sont séparés les uns des autres, sans milieu associé avant la constitution de l'objet technique, doivent être organisés les uns par rapport aux autres en fonction de la causalité circulaire qui existera lorsque l'objet sera constitué ; il s'agit donc d'un conditionnement du présent par l'avenir, par ce qui n'est pas encore. Une pareille fonction d'avenir ne peut que très rarement être l'œuvre du hasard ; elle nécessite la mise en œuvre d'une capacité d'organiser les éléments en vue de certaines exigences ayant valeur d'ensemble, valeur directrice, et jouant le rôle de symboles représentant

1. Par exemple lorsque l'on écoute le bruit irrégulier d'un moteur pour comprendre le défaut de fonctionnement.

2. Conditionnement du fonctionnement de l'objet par le milieu, et du milieu par le fonctionnement de l'objet, par quoi « l'être technique se conditionne lui-même dans son fonctionnement » (MEOT, p.70). De tels objets inventés en même temps que leur « milieu associé » (conditions énergétiques, d'information, mais aussi de préservation de l'objet au cours de son fonctionnement) sont « individualisés » : ils acquièrent une sorte d'autonomie qui leur permet alors d'être associés avec d'autres individus techniques dans des « ensembles » sans que leur association fasse naître des incompatibilités mutuelles. Ils sont la condition du progrès technique. Cependant, leur fonctionnement ne peut se passer des hommes ; ils nécessitent entre autres le réglage, qui est une activité du même ordre que l'invention : « le réglage est une invention perpétuée, quoique limitée » (MEOT, p. 338).

l'ensemble futur qui n'existe pas encore. L'unité du futur milieu associé dans lequel se déploieront les relations de causalité qui permettront le fonctionnement du nouvel objet technique est représentée, jouée comme un rôle peut être joué en l'absence du véritable personnage, par les schèmes de l'imagination créatrice. Le dynamisme de la pensée est le même que celui des objets techniques ; les schèmes mentaux réagissent les uns sur les autres pendant l'invention comme les divers dynamismes de l'objet technique réagiront les uns sur les autres dans le fonctionnement matériel. L'unité du milieu associé de l'objet technique a son analogue dans l'unité du vivant ; pendant l'invention, cette unité du vivant est la cohérence des schèmes mentaux obtenue par le fait qu'ils existent et se déploient dans le même être ; ceux qui sont contradictoires s'affrontent et se réduisent.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 70.

Texte 5 : Une représentation symbolique ou littéraire du savoir ne suffit pas, il faut réinventer le savoir lui-même

Il y a plus d'authentique culture dans le geste d'un enfant qui réinvente un dispositif technique que dans le texte où Chateaubriand décrit cet « effrayant génie » qu'était Blaise Pascal. Nous sommes plus proches de l'invention quand nous essayons de comprendre le dispositif de sommation par roues à onglets employé dans la machine à calculer de Pascal (machine arithmétique) que lorsque nous lisons les passages les plus oratoires relatifs à la génialité de Pascal. Comprendre Pascal, c'est refaire de ses mains une machine telle que la sienne, sans la copier, en la transposant même si possible en dispositif électronique de sommation, pour avoir à réinventer au lieu de reproduire, en actualisant les schèmes intellectuels et opératoires qui ont été ceux de Pascal. Se cultiver, c'est actualiser analogiquement les schèmes humains réels, en ne s'occupant que de manière accessoire des remous que telle invention, telle publication a eus chez les contemporains, car ils sont inessentiels, ou tout au moins ne peuvent être saisis que par référence à la pensée originelle, à l'invention elle-même.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 151.

Texte 6 : L'assimilation abusive entre objet technique et être vivant relève du goût du merveilleux, tandis que la comparaison entre les fonctionnements est scientifiquement utile

Lorsque, de nos jours, on voit la mémoire comparée à un enregistrement de nature technique, on a précisément l'inverse de ce que faisait Descartes lorsqu'il faisait intervenir une réflexion sur l'automatisme ; car Descartes s'occupait du comment et non du pourquoi, tandis que l'écrivain qui confond enregistrement et mémoire ne s'occupe que du pourquoi, et définit par leur fin les deux opérations d'enregistrement technique et de fixation d'un souvenir ; nouveau thaumaturge³ armé des prestiges de la technique moderne, l'écrivain revient à une pensée pré-cartésienne et finaliste, qui définit les êtres par leur destination ou leur utilité et non pas l'intériorité de leurs opérations. Le goût du merveilleux rend forte la tentation thaumaturgique : les meilleurs biologistes ou neurologues de notre temps ont été poussés par l'opinion à céder à cette tentation en construisant des automates qui singent les fonctions vitales, et que l'on a baptisés de noms propres comme s'ils étaient des êtres vivants.

Gilbert Simondon, *Sur la Philosophie*, 2016, Puf, p. 409.

Retrouvez éducol sur



3. Thaumaturge : dans l'Antiquité, faiseur d'illusions destinées à fasciner le public.

Remarques

- La confusion consiste à assimiler abusivement un fonctionnement artificiel (l'enregistrement) à une fonction vitale (la mémoire). Bien que l'enregistrement soit utile à la conservation des informations et donc à la mémoire, il n'est pas une mémoire en lui-même. On fait prédominer son utilité (pensée finaliste, le « pourquoi ») en l'assimilant à la fonction de mémoire et on fait oublier qu'il n'est qu'un enchaînement d'opérations simples, d'enregistrement de données (ce que privilégie la réflexion cartésienne, le « comment »). C'est une trahison de la pensée scientifique (voir *MEOT*, p.242).
- La machine (un ordinateur, un robot) n'a pas de « mémoire », bien qu'elle puisse enregistrer et conserver. Enregistrer, c'est conserver sans mise en ordre, sans mise en forme, sans rattacher à des contenus qui intègrent en donnant un sens. Au contraire, le souvenir, dans la mémoire vivante, est accueilli en étant rattaché à des formes préalables selon un sens vital et prend ainsi un sens en fonction de toute l'expérience du vivant. Il manque à la machine ce qui est essentiel à la mémoire : « la plasticité d'intégration, aspect vital de la mémoire » (*MEOT* p.171).

Texte 7 : L'activité technique est « opératoire » et non « pragmatique ». Confondre activité technique et travail diminuerait la valeur de la technique comme celle de la science

Pour pouvoir affirmer que les sciences visent le réel, veulent la chose, il n'est pas nécessaire de montrer qu'elles sont sans rapport avec les techniques ; car c'est le travail qui est pragmatique, mais non l'activité technique ; le geste du travail est dirigé par son immédiate utilité. Mais l'activité technique ne rejoint le réel qu'au bout d'une longue élaboration ; elle repose sur des lois, elle n'est pas improvisée ; pour que les recettes techniques soient efficaces, il faut qu'elles atteignent le réel selon les lois du réel lui-même ; en ce sens, les techniques sont objectives, malgré tous les aspects d'utilité qu'elles peuvent présenter. Le pragmatisme n'est pas faux seulement parce qu'il ramène abusivement les sciences aux techniques, alors que le savoir scientifique apparaît lorsque les techniques échouent devant le réel ou ne s'accordent pas entre elles. Le pragmatisme est faux aussi parce qu'il croit ramener la science à une pure recette improvisée en la ramenant à l'activité technique. À la base, le pragmatisme confond travail et opération technique.

L'analyse du mode d'existence des objets techniques possède donc en ce sens une portée épistémologique.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 345.

Remarque

- Dans cet extrait de la conclusion du *MEOT*, il s'agit de s'opposer à certaines conceptions de la science (comme celle de Bergson) qui, ramenant la science à la technique, font de la science un ensemble de recettes pratiques. Or, ces conceptions sont erronées, selon Simondon, car la technique n'est, pas plus que la science, le domaine des recettes utiles. Elle est objective et atteint le réel. L'erreur de ces conceptions est de confondre le travail (utile) avec l'activité technique (non pas utile mais opératoire). Voir aussi *MEOT* p. 346. Cette opposition reprend l'antique opposition du théorique et du pratique, de la *scholè* et du travail servile, opposition qui doit être relativisée. Finalement, en dégagant l'essence des objets techniques, on contribue à clarifier la nature objective de la science elle-même.

Retrouvez éducol sur



Texte 8 : Un objet technique n'est pas beau en lui-même, mais peut l'être par son insertion dans le monde géographique ou humain

En fait, les objets techniques ne sont pas directement beaux en eux-mêmes, à moins qu'on n'ait recherché un type de présentation répondant à des préoccupations directement esthétiques ; dans ce cas, il y a une véritable distance entre l'objet technique et l'objet esthétique ; tout se passe comme s'il existait en fait deux objets, l'objet esthétique enveloppant et masquant l'objet technique ; c'est ainsi que l'on voit un château d'eau, édifié près d'une ruine féodale, camouflé au moyen de créneaux rajoutés et peints de même couleur que la vieille pierre : l'objet technique est contenu dans cette tour menteuse, avec sa cuve en béton, ses pompes, ses tubulures : la supercherie est ridicule, et sentie comme telle au premier coup d'œil ; l'objet technique conserve sa technicité sous l'habit esthétique, d'où un conflit qui donne l'impression du grotesque. Généralement, tout travestissement d'objets techniques en objets esthétiques produit l'impression gênante d'un faux, et paraît un mensonge matérialisé.

Mais il existe en certains cas une beauté propre des objets techniques. Cette beauté apparaît quand ces objets sont insérés dans un monde, soit géographique, soit humain : l'impression esthétique est alors relative à l'insertion ; elle est comme un geste. La voilure d'un navire n'est pas belle lorsqu'elle est en panne, mais lorsque le vent la gonfle et incline la mâture tout entière, emportant le navire sur la mer ; c'est la voilure dans le vent et sur la mer qui est belle, comme la statue sur le promontoire.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 254.

Texte 9 : L'objet esthétique n'est pas vraiment un objet, car il est aussi « de la réalité sujet » : il est comme un geste intégré au monde et appelant notre geste. Il met en jeu la perception mais aussi la participation, préperceptive

Un objet esthétique qui ne serait que rapports objectivement complémentaires entre eux ne serait rien ; des lignes ne sauraient être harmonieuses si elles sont de purs rapports ; l'objectivité séparée du nombre et de la mesure ne constitue pas la beauté. Un cercle parfait n'est pas beau en tant qu'il est cercle. Mais une certaine courbe peut être belle alors même qu'il serait fort difficile de trouver sa formule mathématique. Une gravure au trait, représentant un temple en proportions fort exactes, ne donne qu'une impression d'ennui et de raideur ; mais le temple lui-même, rongé par le temps et à demi-écroulé, est plus beau que l'impeccable maquette de sa restauration érudite. C'est que l'objet esthétique n'est pas à proprement parler un objet ; il est aussi partiellement le dépositaire d'un certain nombre de caractères d'appel qui sont de la réalité sujet, du geste, attendant la réalité objective en laquelle ce geste peut s'exercer et s'accomplir ; l'objet esthétique est à la fois objet et sujet : il attend le sujet pour le mettre en mouvement et susciter en lui d'une part la perception et d'autre part la participation. La participation est faite de gestes, et la perception donne à ces gestes un support de réalité objective. Dans la maquette parfaite aux lignes exactes, il y a bien tous les éléments objectifs figurés, mais il n'y a plus ce caractère d'appel qui donne aux objets un pouvoir de faire naître des gestes vivants. Ce ne sont pas en effet les proportions géométriques du temple qui lui donnent son caractère d'appel, mais bien le fait qu'il existe dans le monde comme masse de pierre, de fraîcheur, d'obscurité, de stabilité, qui infléchit de façon première et préperceptive nos pouvoirs d'effort ou de désir, notre crainte ou notre élan. La charge qualitative intégrée au monde est ce qui fait de ce bloc de pierre un moteur de nos tendances, avant tout élément géométrique intéressant notre perception.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 263.

Retrouvez éducol sur



Texte 10 : Le véritable jugement moral, comme le jugement technique, ne juge pas

Au niveau des conduites spontanées, le jugement éthique opère une identification de tout l'homme à une conduite pour le classer dans une catégorie bonne ou mauvaise (le critère de cette dernière est une conduite stable mais non conforme aux valeurs constituées) ; ou bien alors, le jugement spontané isole une conduite déterminée et la détache du sujet qui l'a accomplie pour disculper ce sujet, en déclarant que ce sujet n'a pas été libre, et que l'action incriminée est attribuable à un défaut, un manque, plutôt qu'à une opération positive.

Au contraire, une pensée morale profonde ne juge pas, car aucune de ces deux formes de jugement ne peut convenir à son objet ; le véritable jugement moral, comme le jugement technique, ne peut être qu'un optatif ; il comporte énonciation de la voie réparatrice ou régulatrice. Le vrai jugement moral, comme le vrai jugement technique, est inadéquat s'il vise à être une pure expertise : il ne peut se dissocier du début du geste réparateur⁴. Même le jugement porté par le sujet sur lui-même est d'ordre optatif ; il est ferme-propos⁵, forme auto-constitutive de l'appréciation de soi.

Gilbert Simondon, *Sur la philosophie*, 2016, Puf, p. 443.

Texte 11 : Adaptation, élan vital, ou potentiel : avec quelles notions penser le devenir de la relation de l'homme au monde ? Le potentiel est une forme du réel, et non une simple virtualité

L'hypothèse générale que nous faisons sur le sens du devenir de la relation de l'homme au monde consiste à considérer comme un système l'ensemble formé par l'homme et le monde. Cette hypothèse ne se borne pas cependant à affirmer que l'homme et le monde forment un système vital, englobant le vivant et son milieu ; l'évolution pourrait en effet être considérée comme une adaptation, c'est-à-dire la recherche d'un équilibre stable du système par réduction de l'écart entre le vivant et le milieu. Or, la notion d'adaptation, avec la notion de fonction et de finalité fonctionnelle qui lui est liée, conduirait à envisager le devenir de la relation entre l'homme et le monde comme tendant vers un état d'équilibre stable, ce qui ne paraît pas exact dans le cas de l'homme, et ne l'est peut-être d'ailleurs pour aucun vivant. Si l'on voulait conserver un fondement vitaliste à cette hypothèse du devenir génétique, on pourrait faire appel à la notion d'élan vital présentée par Bergson. Or, cette notion est excellente pour montrer ce qui manque à la notion d'adaptation devant permettre une interprétation du devenir vital, mais elle ne s'accorde pas avec elle, et il subsiste un antagonisme sans médiation possible entre l'adaptation et l'élan vital. Ces deux notions opposées semblent pouvoir être remplacées, dans le couple qu'elles forment, par la notion d'individuation des systèmes sursaturés, conçue comme résolutions successives des tensions par découvertes de structures au sein d'un système riche en potentiels. Tensions et tendances peuvent être conçues comme existant réellement dans un système : le potentiel est une des formes du réel, aussi complètement que l'actuel. Les potentiels d'un système constituent son pouvoir de devenir sans se dégrader ; ils ne sont pas la simple virtualité des états futurs, mais une réalité qui les pousse à être. Le devenir n'est pas l'actualisation d'une virtualité ni le résultat d'un conflit entre des réalités actuelles, mais l'opération d'un système possédant des potentiels en sa réalité : le devenir est la série d'accès de structurations d'un système, ou individuations successives d'un système.

Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques* (1958), 2012, Aubier, p. 214.

4. Ou organisateur. Une réparation n'est pas seulement un remplacement : elle suppose en même temps une réorganisation visant à créer une disposition fonctionnelle qui évite une nouvelle détérioration par maintien d'une permanente synergie.

5. « Ferme-propos » : résolution.

Texte 12 : La maison qui tombe en ruines, un exemple de ce que n'est pas un individu. Potentiels et équilibre métastable

Une maison recèle des énergies chimiques, physiques, électriques, à l'état potentiel. Quand elle est abandonnée à elle-même, les transformations qui se produisent tendent vers un état final prévisible et stable (celui à partir duquel plus aucune transformation n'est possible ni spontanément ni même sous l'influence d'un agent extérieur qui n'apporterait pas du dehors toute l'énergie nécessaire à cette transformation). Cela veut dire que la maison finira en tas de pierres étalé au sol ; les substances chimiques auront réagi les unes sur les autres pour former des composés stables au cours de réactions exothermiques ; les hétérogénéités séparées et classées se seront fondues en mélange confus, homogène, et sans énergie d'état. La ruine n'est plus réceptrice, ni émettrice ; les signaux incidents se dégradent en elle comme une parole sur un cadavre ; elle est perceptible mais ne répond pas, parce qu'elle est en état stable et non plus métastable ; un tremblement de terre même ne peut guère modifier la ruine.

La maison en état métastable contient au contraire de multiples transformations en puissance ; un bref appui sur le bouton de sonnette déclenche des mouvements à l'intérieur ; les heures y sonnent tant que les poids de l'horloge ne sont pas au ras du sol ; elle est sensible aux tremblements de terre et aux ouragans. Une étincelle la menace, comme elle menace les maisons voisines de toute sa puissance d'embrasement ; si elle comporte des murs mitoyens, elle épaulé des maisons voisines comme elle est épaulée par elles : dans le devenir de sa relative individualité, elle est couplée avec les autres maisons du même quartier ; elle constitue un système métastable presque fermé, qui a des entrées et des sorties. Une incidence de faible valeur énergétique peut déclencher en elle des transformations alimentées par l'énergie interne qui dégagent, actualisent, une énergie mille ou dix mille fois plus grande que l'énergie apportée par l'incident. En outre, le système métastable présente la possibilité permanente de liaison entre les différents ordres de grandeur ; une étincelle sur l'un des planchers à l'un des étages peut embraser tout l'édifice ; le tout y est la république ordonnée des parties ; une toiture emportée par un ouragan fait pourrir chaque fibre du plancher ; de l'eau pénétrant dans un mur fait pourrir une poutre et produit l'effondrement d'un étage. Ces couplages amplifiants ne peuvent être efficaces que parce que le système recèle des énergies potentielles de diverses espèces.

Gilbert Simondon, *Communication et information* (1970), 2015, Puf, p. 15.

Texte 13 : L'individuation vitale est portée par des structures physiques et se propage dans le temps

L'automate ne peut que s'adapter d'une manière convergente à un ensemble de conditions en réduisant de plus en plus l'écart qui existe entre son action et le but prédéterminé ; mais il n'invente pas et ne découvre pas des buts au cours de son action, car il ne réalise aucune véritable transduction, la transduction étant l'élargissement d'un domaine initialement très restreint qui prend de plus en plus de structure et d'étendue ; les espèces biologiques sont douées de cette capacité de transduction, grâce à laquelle elles peuvent s'étendre indéfiniment. Les cristaux aussi sont doués de ce pouvoir de s'accroître indéfiniment ; mais, tandis que le cristal a toute sa puissance de s'accroître localisée sur sa limite, ce pouvoir est, dans l'espèce, dévolu à un ensemble d'individus qui s'accroissent pour eux-mêmes, de l'intérieur aussi bien que de l'extérieur, et qui sont limités dans le temps et dans l'espace, mais qui se reproduisent et sont illimités grâce à leur capacité de se reproduire. La plus éminente transduction biologique est donc essentiellement le fait que chaque individu reproduit des analogues. L'espèce avance dans le temps, comme une modification chimico-physique qui irait de proche en proche, avec un assez faible recouvrement des générations, comme des couches moléculaires actives au bord d'un cristal en voie de formation. Dans quelques cas, un édifice comparable à celui du cristal est déposé par les générations qui se succèdent. Par ailleurs, l'accroissement de l'individu vivant est une transduction de type permanent et localisé, qui n'a pas d'analogie en physique ; une individualité particulière s'ajoute à l'individualité spécifique.

La vie serait donc conditionnée par la récurrence de causalité grâce à laquelle un processus d'intégration et un processus de différenciation peuvent recevoir un couplage tout en restant distincts dans leurs structures. Ainsi, la vie n'est pas une substance distincte de la matière ; elle suppose des processus d'intégration et de différenciation qui ne peuvent en aucune manière être donnés par autre chose que des structures physiques.

Gilbert Simondon, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (1958), 2017, Millon, p. 161.

Remarque

- Sur la temporalité dans les processus vitaux, voir aussi, pour le point de vue de l'organisme, *ILFI* p. 282 : « vivre est perpétuer une permanente naissance relative. Il ne suffit pas de définir le vivant comme organisme. Le vivant est organisme selon l'individuation première ; mais il ne peut vivre qu'en étant un organisme qui organise et s'organise à travers le temps ; l'organisation de l'organisme est résultat d'une première individuation, qu'on peut dire absolue ; mais elle est condition de vie plutôt que vie ».

Texte 14 : L'individuation psychique. Entre la conscience et l'inconscient, il faut la couche relationnelle de l'affectivité et de l'émotivité, qu'on peut appeler « subconscience »

La psychanalyse a bien remarqué qu'il existe dans l'individu un inconscient, mais elle a considéré cet inconscient comme un psychisme complet, calqué en quelque manière sur le conscient que l'on peut saisir. Nous supposerons au contraire qu'il existe une couche fondamentale de l'inconscient qui est la capacité d'action du sujet : les montages de l'action ne sont guère saisis par la conscience claire ; c'est sur ce qu'il veut ou ne veut pas que le sujet se trompe le plus entièrement ; l'enchaînement des actes de volonté se déroule d'une manière telle que les jalons du processus apparaissant à la conscience sont très rares et parfaitement insuffisants pour constituer un fondement valable. La représentation est au contraire beaucoup plus claire ; les éléments représentatifs inconscients sont non pas rares mais sommaires, à peine esquissés et en général incapables d'invention et de progrès véritables : ils demeurent des stéréotypes assez grossiers et pauvres en réalité représentative. Par contre, à la limite entre conscience et inconscient se trouve la couche de la subconscience, qui est essentiellement affectivité et émotivité. Cette couche relationnelle constitue le centre de l'individualité. Ce sont ses modifications qui sont les modifications de l'individu. L'affectivité et l'émotivité sont susceptibles de réorganisations quantiques ; elles procèdent par sauts brusques selon des degrés, et obéissent à une loi de seuils. Elles sont relation entre le continu et le discontinu pur, entre la conscience et l'action. Sans l'affectivité et l'émotivité, la conscience paraît un épiphénomène et l'action une séquence discontinue de conséquences sans prémisses.

Gilbert Simondon, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (1958), 2017, Millon, p. 242.

Texte 15 : Un aspect de l'individuation psychique : la résolution du problème de la perception et de l'émotion

La sensation s'ordonne selon la bipolarité de la lumière et de l'obscurité, du haut et du bas, de l'intérieur et de l'extérieur, de la droite et de la gauche, du chaud et du froid ; l'affection s'ordonne selon la bipolarité du gai et du triste, de l'heureux et du malheureux, de l'exaltant et du déprimant, de l'amertume ou de la félicité, de l'avalissant ou de l'ennoblissant. Plaisir et douleur sont déjà des aspects élaborés de l'affection ; ce sont des dimensions selon tout l'être, alors que les qualités affectives primaires peuvent n'être pas strictement compatibles entre elles sans la commune intégration selon le plaisir et la douleur ; le plaisir et la douleur sont plutôt des « formes *a priori* » de l'affectivité que le donné affectif, si l'on exprime cette relation en vocabulaire critique. Chaque affection est polarisée simplement, selon une directivité intérieure à une dyade qualitative. Les multiples dyades qualitatives sont primitivement incoordonnées ; elles constituent autant de relations entre le sujet et l'éprouvé primitif ; une coordination entre les différents éprouvés permet une intégration au sujet qui se fait selon des cadres ou plutôt selon des dimensions qui constituent un véritable univers affectif. Cependant, les univers affectifs, ou plutôt les univers affectifs naissants, n'aboutissent qu'à des sous-ensembles distincts et non coordonnés entre eux tant que l'action, ou l'analogie de l'action en son aspect d'intériorité, n'intervient pas. La coordination des dimensions affectives premières ne peut s'accomplir complètement dans le sujet sans l'intervention du collectif, car le collectif est nécessaire pour que l'émotion s'actualise ; il y a dans l'affectivité une préémotivité permanente mais l'émotion ne peut sortir des affections par voie de simplification ou d'abstraction ; l'abstraction exercée sur l'affectivité ne pourrait aboutir qu'à une synthèse inférieure appauvrissante et réductrice ; les affections n'ont pas leur clef en elles-mêmes, pas plus que les sensations ; il faut un plus-être, une individuation nouvelle pour que les sensations se coordonnent en perceptions ; il faut aussi un plus-être du sujet pour que les affections deviennent monde affectif.

Gilbert Simondon, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (1958), 2017, Millon, p. 251.

Retrouvez éducol sur



Texte 16 : Un aspect de l'individuation collective et du transindividuel : la Nekuia

Si quelque réalité est éternelle, c'est l'individu en tant qu'être transductif⁶, non en tant que substance sujet ou substance corps, conscience ou matière active. Déjà pendant son existence objective, l'individu en tant qu'éprouvant est un être relié. Il se peut que quelque chose de l'individu soit éternel, et se réincorpore, en quelque manière, au monde par rapport auquel il était individu. Lorsque l'individu disparaît, il ne s'anéantit que relativement à son intériorité ; mais pour qu'il s'anéantisse objectivement, il faudrait supposer que le milieu s'anéantit lui aussi. Comme absence par rapport au milieu, l'individu continue à exister et même à être actif⁷. L'individu en mourant devient un anti-individu, il change de signe, mais se perpétue dans l'être sous forme d'absence encore individuelle ; le monde est fait des individus actuellement vivants, qui sont réels, et aussi des « trous d'individualités », véritables individus négatifs composés d'un noyau d'affectivité et d'émotivité, et qui existent comme symboles. Au moment où un individu meurt, son activité est inachevée, et on peut dire qu'elle restera inachevée tant qu'il subsistera des êtres individuels capables de réactualiser cette absence active, semence de conscience et d'action. Sur les individus vivants repose la charge de maintenir dans l'être les individus morts dans une perpétuelle *nekuia*⁸. La subconscience des vivants est toute tissée de cette charge de maintenir dans l'être les individus morts qui existent comme absence, comme symboles dont les vivants sont réciproques. Bien des dogmes religieux se sont édifiés autour de ce sentiment fondamental. La religion est le domaine du transindividuel ; le sacré n'a pas toute son origine dans la société ; le sacré s'alimente du sentiment de perpétuité de l'être, perpétuité vacillante et précaire, à la charge des vivants.

Gilbert Simondon, *L'Individuation à la lumière des notions de forme et d'information* (1958), 2017, Millon, p. 244.

Texte 17 : Le progrès de la culture implique l'existence d'objets créés et détachables

Sans vouloir nier la possibilité théorique ou l'existence actuelle de cultures dans certaines espèces animales, on peut noter que la principale limite de ces cultures réside dans la pauvreté des moyens de transmission successive, faute d'un objet constitué comme détachable des êtres vivants qui l'ont produit, mais pourtant interprétable par d'autres êtres vivants qui le réutilisent en prenant pour point de départ le résultat de l'effort terminal de leurs prédécesseurs. Autrement dit, ce n'est pas tant la capacité de spontanéité organisatrice qui manque aux sociétés animales que le pouvoir de création d'objets, si l'on entend par création la constitution d'une chose pouvant exister et avoir un sens de manière indépendante de l'activité du vivant qui l'a faite. La création d'objets permet le progrès, qui est un tissu d'inventions prenant appui les unes sur les autres, les plus récentes englobant les précédentes. L'organisation d'un nid ou d'un territoire s'efface avec le couple ou le groupe qui l'a constitué [...]. Il n'y a pas de progrès assuré tant que la culture, d'une part, et la production d'objets, d'autre part, restent indépendantes l'une de l'autre ; l'objet créé est précisément un élément du réel organisé comme détachable parce qu'il a été produit selon un code contenu dans une culture qui permet de l'utiliser loin du lieu et du temps de sa création.

Gilbert Simondon, *Imagination et invention* (1965), 2014, Puf, p.164.

6. Être transductif : être non isolé des autres comme le serait une substance se suffisant à elle-même, mais être relationnel, relié, dont la réalité est aussi faite de ses relations avec ce qui n'est pas lui et capable de transfert, d'amplification, d'individuation collective. Il est notamment relié à un milieu.

7. Car il faisait partie d'un système, il était un des symboles réels existant par rapport à un autre symbole : une information existait dans le système entre individu vivant et milieu, ce qui n'est pas vrai de l'individu physique.

8. Rite d'évocation des morts.